

[Jésus] dit encore :

« Un homme avait deux fils.

Le plus jeune dit à son père :

“Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir.”

Et le père leur partagea son avoir.

Peu de jours après,

le plus jeune fils, ayant tout réalisé,

partit pour un pays lointain

et il y dilapida son bien dans une vie de désordre.

Quand il eut tout dépensé,

une grande famine survint dans ce pays,

et il commença à se trouver dans l'indigence.

Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays

qui l'envoya dans ses champs garder les porcs.

Il aurait bien voulu se remplir le ventre

des gousses que mangeaient les porcs,

mais personne ne lui en donnait.

Rentrant alors en lui-même,

il se dit :

“Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste,

tandis que moi, ici, je meurs de faim !

Je vais aller vers mon père et je lui dirai :

Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi.

Je ne mérite plus d'être appelé ton fils

Traite-moi comme un de tes ouvriers.”

Il alla vers son père.

Comme il était encore loin,
son père l'aperçut et fut pris de pitié :
il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.
Le fils lui dit :
"Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi.
Je ne mérite plus d'être appelé ton fils..."
Mais le père dit à ses serviteurs :
"Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ;
mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds.
Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons,
car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie,
il était perdu et il est retrouvé."
(Évangile selon Luc 15, 11-24)

Aussi,
si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature
Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là.
Tout vient de Dieu,
qui nous a réconciliés avec lui par le Christ
et nous a confié le ministère de la réconciliation.
Car de toute façon,
c'était Dieu qui en Christ réconciliait le monde avec lui-même,
ne mettant pas leurs fautes au compte des hommes,
et mettant en nous la parole de réconciliation.
C'est au nom du Christ que nous sommes en ambassade,

et par nous, c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel.

Au nom du Christ, nous vous en supplions,

laissez-vous réconcilier avec Dieu.

Celui qui n'avait pas connu le péché,

il l'a, pour nous, identifié au péché,

afin que, par lui, nous devenions justice de Dieu.

(2 Corinthiens 5, 17-21)

« Les choses vieilles sont passées ;

et voici que toutes choses sont devenues nouvelles. »

Frères et sœurs,

elle claque bien,

cette parole de l'apôtre Paul !

Et, en même temps,

y a-t-il un mot plus usé et défraîchi

que l'adjectif « nouveau » ?

Depuis des décennies,

tout est toujours nouveau !

On ne cesse de sortir de nouveaux produits,

ou en tout cas de nouvelles formules,

de nouvelles recettes.

Les nouveautés sont mises en avant,

même quand elles n'apportent rien d'extraordinaire.

Quant aux dernières nouvelles,
on sait qu'elles ressembleront fortement
à celles du jour d'avant,
qui elles-mêmes ressemblaient beaucoup
à celles de la semaine précédente.

Oui, dans notre société de communication et de consommation,
tout est toujours nouveau,
ce qui rend cet adjectif passablement vide.
On le sait,
plus le mot « nouveau » est écrit en grand sur l'emballage,
plus on peut être sûr que la surprise ne sera pas au rendez-vous.

Le « nouveau », c'est le ronronnement de notre époque.
Une routine rassurante.
Rien qui bouleverse.
Rien qui bouscule.
Dans notre vocabulaire,
« nouveau », c'est le statu-quo :
on reste dans ce monde où tout évolue, où tout change,
mais où, en même temps,
il n'y a que très rarement de vraies surprises,
que très rarement un vrai dépaysement.

Seulement, ça, c'est notre situation aujourd'hui.

L'apôtre Paul, lui, vivait dans un autre monde
où l'on aimait ce qui était ancien,
ce qui était comme avant, comme toujours.
Un monde où la stabilité
était vue comme quelque chose de positif,
comme ce qu'il faut chercher.

Alors, si l'on veut entendre la parole de l'apôtre
dans toute sa force originelle,
il nous faire un effort.

Oublier le monde de la réclame et du marketing
où la nouveauté est une banalité.
Et retrouver la vraie nouveauté,
celle qui met à bas les routines et les habitudes.
Et pour cela, retrouver les vrais changements
qui ont marqué notre vie.
La naissance de notre premier enfant, par exemple.
Quand, d'un coup, tout prenait une autre densité.
Quand, d'un coup, on devenait responsable d'un autre être,
sans s'en sentir forcément capable,
mais sans avoir le choix,
sans pouvoir se défilier.

Qu'elles étaient casse-pieds,
toutes ces personnes qui vous répétaient :

« Un enfant, ça vous change la vie ! »

Et, en même temps, qu'est-ce qu'elles avaient raison !

Oui, le premier enfant qui fait de votre couple une famille,

c'est tout autre chose

qu'un nouveau papier peint sur les murs,

ou un nouveau luminaire au plafond.

On entre dans quelque chose d'autre.

D'autres priorités.

D'autres dimensions de notre personne qui se mettent à vibrer,

qui prennent vie.

C'est cela, la nouveauté dont l'apôtre parle.

Non pas juste un coup de pinceau pour rafraîchir les couleurs.

Mais une révélation.

Une apparition.

Quelque chose que l'on ne voyait pas,

et qui est maintenant là,

et qui occupe tout l'espace.

Comme quand on tombe amoureux,

et que d'un coup on ne voit plus que ce rayonnement,

auquel on était auparavant aveugle.

Le retour du fils prodigue semble le bouclage de la boucle.

Parti de la maison avec de grands rêves,

il revient après avoir vu ses illusions se dissoudre en fumée.

La maison, ce n'est peut-être pas parfait.

Mais c'est toujours mieux que de crever de faim
en gardant les cochons.

On a facilement de cette parabole
une vision passablement conservatrice.

« Attention aux grands rêves ! »

« Mieux vaut un « Tiens ! » que deux « Tu l'auras ! »

Voire même encore : « Home sweet home ».

On pourrait pourtant en faire une tout autre lecture :

« Le retour du fils prodigue »

ou bien « *Toutes choses sont devenues nouvelles !* »

On souligne beaucoup l'accueil du Père,
si différent de ce que son fils redoutait.

On y voit souvent avant tout de l'indulgence.

« C'est quand même mon fils !

Ce n'est pas si grave ce qu'il a fait ! »

Une certaine bonhomie pleine d'humanité.

Un visage caché que le fils découvre à ce moment,
mais qu'il aurait pu, qu'il aurait dû, soupçonner bien avant.

Rien de bien surprenant, quand on y pense.

Mais peut-être pourrait-on voir les choses autrement.

Eh oui, « *toutes choses sont devenue nouvelles !* »

La bonté du père,
non pas comme une faiblesse pour son garçon,
mais comme une force qui balaie tout ce qu'il y avait jusque-là :
le formalisme des liens de sang,
la discipline d'une maison bien tenue,
l'importance d'une morale personnelle à la hauteur.

On rappelle souvent le changement qu'a connu le fils :
celui qui revient est bien différent de celui qui est parti.
Mais il vaut la peine de se demander
si le père est vraiment le même qu'au début.
N'y a-t-il là qu'une question de regard de la part du fils ?

L'apôtre le proclame : « *Toutes choses sont devenues nouvelles !* »

Le fils prodigue ne retrouve pas ce qu'il avait quitté,
juste avec des couleurs un peu plus chatoyantes.
C'est un monde nouveau qui s'ouvre devant lui.
Une vie nouvelle.
Et son père aussi est un homme nouveau.
Qui l'entoure, qui le porte d'un amour nouveau,
et non pas juste de celui dont il l'entourait depuis sa naissance.

Vous connaissez certainement le tableau de Rembrandt
représentant cette scène.

Il est très beau,

très profond aussi.

Mais il n'est pas sans défaut.

Le père semble si vieux,

si fatigué.

Son accueil comme la mansuétude d'un vieillard

qui sait qu'il n'en a plus pour très long sur cette terre,

et qu'il est inutile de s'énerver pour si peu.

Est-ce cela, l'amour de Dieu pour nous ?

Un Dieu bonasse et un peu triste pour nous,

mais qui ne voit pas trop ce qu'il pourrait faire ?

L'apôtre, lui, dit :

« Les choses vieilles sont passées ;

et voici que toutes choses sont devenues nouvelles. »

L'amour du Père, l'amour de Dieu, comme quelque chose de fort,

quelque chose de jeune, de vif, de vivant,

quelque chose qui surprend,

qui prend les choses à bras-le-corps,

un vrai risque,

une ouverture,

une folie.

Le père de la parabole ne se contente pas de faire une fête,

et d'attribuer une rente au bon-à-rien qui rentre à la maison.

Non, le loser, il le place à la tête du domaine...

Quelque chose d'incroyable,

quelque chose de totalement inattendu !

Comme quand notre premier enfant nous est né,

et que l'on s'est retrouvé avec une responsabilité

qu'il semblait impossible d'assumer.

Oui, « *toutes choses sont devenues nouvelles !* »

C'est cela, l'œuvre de Dieu.

C'est cela, l'amour de Dieu.

Non pas juste une douceur qui arrondit les angles.

Mais bien ce que nul œil n'a vu, nulle oreille entendu :

un monde nouveau,

une vie nouvelle.

Amen